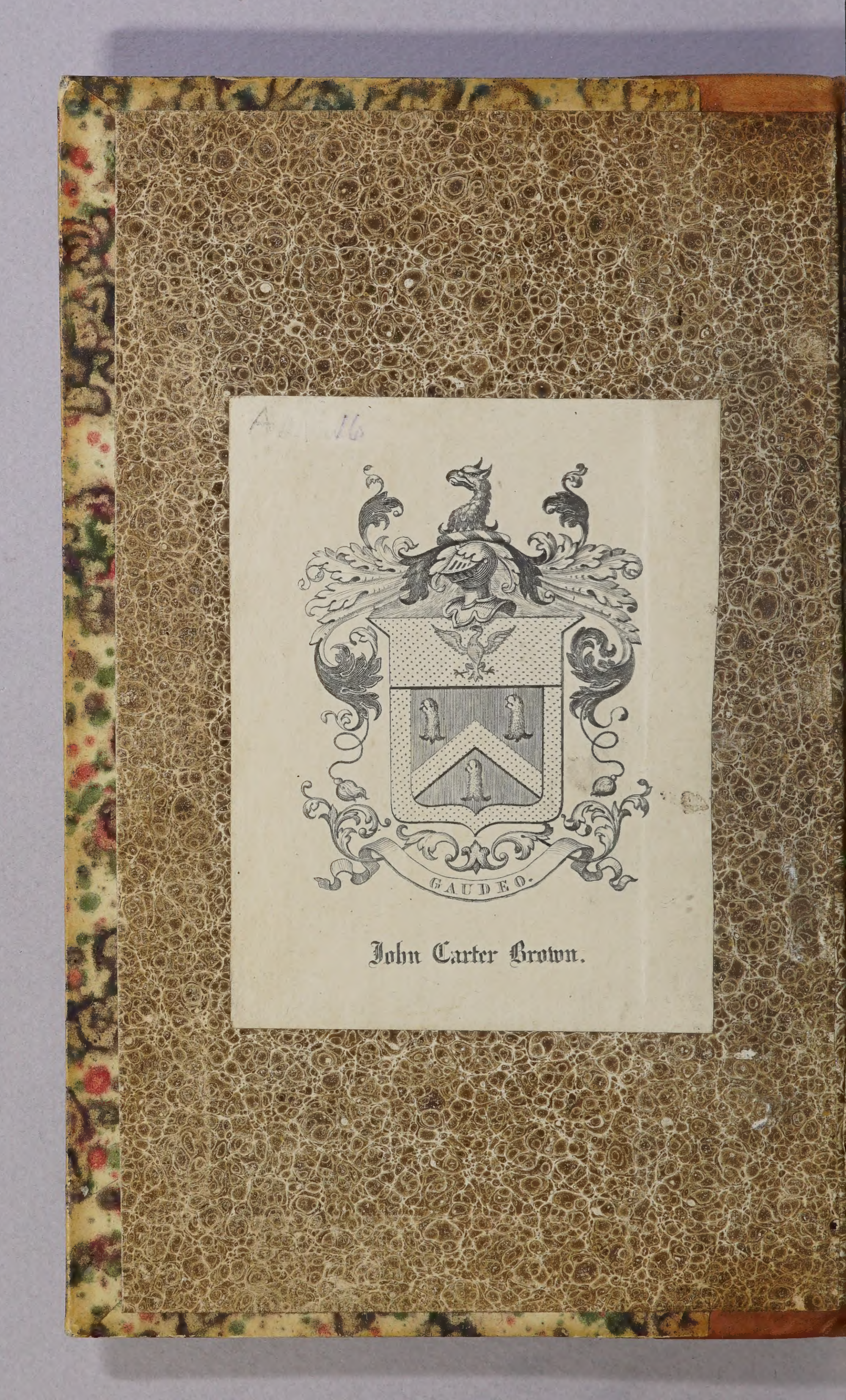

HT


GAUDEO.
John Carter Brown.



4*. 6

RESUMÉ DU TÉMOIGNAGE

DONNÉ

DEVANT UN COMITÈ DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

DE LA GRANDE BRETAGNE ET DE L'IRLANDE,

TOUCHANT

LA TRAITE DES NÈGRES:

ADRESSÉ

DANS CETTE CRISE PARTICULIÈRE

AUX DIFFÉRENTES

PUISSANCES DE LA CHRÉTIENTÉ.

À LONDRES:
DE L'IMPRIMERIE DE RICHARD ET D'ARTUS TAYLOR.

1814.

À LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES
ET ROYALES,
ET
À LEURS REPRÉSENTANS,
QUI FORMENT LE CONGRÈS MAINTENANT ASSEMBLÉ À VIENNE.

TRÈS ILLUSTRES ET GÉNÉREUX POTENTATS !

Lorsqu'on considère que, par Vos voix respectives, la destinée du Monde entier sera probablement fixée au Congrès qui va se tenir à Vienne ; rien ne saurait être plus convenable à l'occasion que de soumettre à Votre considération très sérieuse l'état des malheureux natifs de l'Afrique, afin qu'ils puissent, dans cette conjoncture intéressante et solemnelle, avoir part, aussi bien que le reste des humains, à Votre humanité et à Votre justice. Leur condition sera exposée très succinctement, mais assez clairement, dans les pages suivantes. Tous les faits qui s'y trouveront furent établis par des témoins

dignes de foi, et, dans la plûpart des cas, par des personnes extrêmement respectables. Le témoignage qu'ils ont donné fit une si forte impression sur le Parlement Britannique, que dans l'année 1807, à son honneur immortel, il a décrété que ce trafic barbare fut entièrement défendu à tous ses sujets.

Très Illustres et Généreux Potentats ! Vous êtes Gouverneurs sous Dieu pour le bien. L'ordre et le bonheur de la Société exigent indispensablement qu'il existe une distinction entre la Vertu et le Vice; que l'Innocence soit protégée, et que le vol et le meurtre soient punis : un tel systême est essentiel à cet ordre et à ce bonheur. Si Vous abandonniez ces Principes, n'éprouverez-Vous pas les malheurs de l'Anarchie et de la Misère chez Vous ? Mais ces Principes ne sont-ils pas éternels ? Ne sont-ils pas obligatoires pour tous les hommes, et tous les siècles, et toutes les nations ? Devriez-Vous donc permettre à Vos sujets de les violer avec impunité dans leur communication avec d'autres Nations ? Et s'ils les violent, l'Injustice et le Malheur n'en seront-ils pas la suite comme ailleurs ? Il est à présumer que Vous ignorez totalement ce qui se passe sur le Continent de l'Afrique en faisant cet hor-

rible commerce. Si Vous pouviez connaître les moyens dont on se sert pour le faire, et si Vous en connussiez les funestes effets, Vous ne le permettriez pas un moment; Vous ne voudriez pas encourir le remords qui doit suivre la connaissance du crime. Vous ne voudriez pas Vous assujettir à entendre que "la voix de ton frère crie de la terre jusqu'à moi*." Quelques-uns d'entre Vous ont été en danger; d'autres ont souffert l'exil, d'autres la privation de leur liberté dans les pays étrangers, mais heureusement (par la Providence Divine) ont été rendus à leurs Gouvernemens héréditaires. Permettrez-Vous donc que les malheureux habitans de l'Afrique, au moment même dans lequel Vous éprouvez les effets de cette interposition Divine en Votre faveur, soient arrachés à leur Patrie, et consignés, eux-mêmes et leur postérité, à l'esclavage perpétuel? Un grand nombre aussi de Vos sujets ont été forcés de boire à grands traits dans la coupe de l'affliction: et leur permettrez-Vous, lorsque Vous l'avez éloignée de leurs lèvres, de la faire boire à d'autres qui ne leur ont jamais fait le moindre mal? Voulez-vous, lorsque Vous avez arrêté le torrent de sang qui

---

* Génèse, ch. iv. v. 10.

inondait l'Europe, en rompre les digues, et le relancer par un canal nouveau et plus grand dans l'Afrique ? O, non ! Que l'époque de Votre délivrance soit marquée dans l'histoire du Monde, comme contemporaine de la délivrance des autres. En signant le Traité définitif, rendez-le remarquable par la proscription de l'exécrable bâtiment Négrier dans toutes les parties du Globe. Ainsi Vous montrerez Votre reconnaissance, de la manière la plus convenable et la plus agréable à Dieu, pour tous ses bienfaits. Vous lui offrirez en pratique les actions de grace qui prouveront le mieux la sincérité de Votre gratitude, et s'accorderont le mieux avec les Attributs Divins.

CHAPITRE I.

Africains—Qui *et* Ce *qu'ils sont.*

L'Afrique est un continent d'une bien plus grande étendue que l'Europe. Elle contient près de 10,000 milles Anglois de côtes. Elle abonde en productions utiles et précieuses ; telles que le coton, le café, les cannes à sucre, l'indigo, le tabac, le riz, les épices, le poivre de plusieurs espèces, les drogues pour la médecine, de différentes sortes de bois et de plantes pour teindre : de l'or et d'autres minéraux ; et bref en la plupart des denrées de valeur que l'Asie et l'Amérique produisent. Sa situation est préférable pour le commerce à celle d'aucuine autre Partie du Monde, ayant une communication plus aisée avec l'Europe, l'Asie, et l'Amérique, qu'aucune de ces trois parties n'en a avec les autres. Cela étant réconnu ; nous le devons trouver bien étrange, et même contre la saine politique, que les Européens ayent préféré de faire un commerce des corps des habitans, à un commerce des productions de son sol. Mais nous nous abstiendrons de parler de cette parte du sujet. Nous n'avons point affaire avec la politique, mais avec la justice, dans l'occasion présente. Il est de notre devoir de représenter les naturels de l'Afrique comme des peuples auxquels on a fait de très-grands torts ; comme ayant des droits qui ont été violés de la manière la plus effrontée, et ayant une demande sur toute l'Europe civilisée, pour obtenir que ses torts soient redressés. Nous limitant à ce point de vue du sujet, nous commencerons par la question courte mais énergique, comme elle a été donnée avant, " qui et ce qu'ils sont ?"

A cette question, le témoignage qui a été donné devant le Parlement Britannique donne une réponse satisfésante.

Le Chevalier George Young, et le Capitaine Thompson, (tous les deux de la Marine Royale,) et le Reverend Mr. Newton, et Messrs. Falconbridge et Wilson, chirurgiens, rendent tous témoignage que les capacités des Africains sont bonnes, et qu'elles seraient égales à celles des Européens, s'ils avaient les mêmes avantages.

Mr. Wadstrom, qui a voyagé pour faire des découvertes en Afrique, par ordre du Roi de Suède, assure la même chose; car il dit, que les Africains sont aussi capables de s'avancer que les Blancs. Il trouva parmi eux des ouvriers qui pouvaient fabriquer l'or et le fer. D'autres travaillaient dans le drap et la peau, avec propreté; teignant l'un et tannant l'autre. Il y en avait qui fésaient de l'indigo, du sel, du savon, et de la poterie, avec beaucoup d'adresse. Il s'offrit de produire plusieurs échantillons de leurs ouvrages.

Cette relation de leur capacité et de leurs fabriques est confirmée par le Capitaine Wilson de la Marine Royale, le Lieutenant Dalrymple de l'Armée, et Mr. Kiernan; qui tous ont visité les mêmes côtes.

Quant à leur sensibilité, plusieurs traits s'en trouvent rapportés dans le cours du témoignage. Mr. Wadstrom est convaincu qu'ils surpassent en tendresse les Européens qu'il a connus; ils ont aussi de la probité, et sont hospitaliers. Il a été parmi eux sans crainte, quoique seul; et il a toujours été traité par eux avec honnêteté et bonté. Le Capitaine Wilson dit, qu'ils sont réconnaissants et affectionnés; que lorsqu'il était à bien des milles dans l'intérieur de leur pays, seul, et sans protection, ils l'ont traité de la manière la plus amicale, le recevant à l'envi l'un de l'autre, et versant des larmes à son départ. Le Capitaine Thompson ci-devant mentionné, le Lieutenant Story de la Marine Royale, le Lieutenant Dalrymple, Mr. How (le Botaniste), Mr. Towne, et le Capitaine Hall de la Marine Marchande, s'accordent tous à les représenter comme étant incapables de nuire, serviables, hospitaliers, justes et exacts dans les affaires, et aussi capables de faire des actions vertueuses que le reste du genre humain. Mr. Bowman, qui a demeuré parmi eux pour faire le commerce, les a trouvés bons et honnêtes; serviables, et hospitaliers; industrieux, enclins au commerce, fésant croître du riz pour le vendre. Ils dirent qu'ils aimeraient de trafiquer avec "bons hommes blancs, et féraient bientôt d'autres plantations de riz." Le Capitaine Hills de la Marine Royale a vu qu'ils fésaient croître des plantes utiles à la vie, et apprêtaient leur blé. Ils lui semblaient doués d'une grande sensibilité. Plusieurs d'entr'eux parlaient bon Français et Anglais.

Voilà ce qu'en disent les témoins qui viennent d'être mentionnés. Il est cependant bien triste de devoir observer, qu'à mesure qu'ils font connaissance avec les Européens qui font la traite des Nègres, leur disposition semble se changer, et

qu'ils sont meilleurs, là où ils ont le moins de communication avec les derniers. Le Lieutenant Story nous dit, que les habitans de l'intérieur ont plus de probité que ceux des côtes. Mr. Towne, qui s'est avancé trois ou quatre cens milles dans le pays, dit, que les naturels sont hospitaliers, serviables, et qu'ils ont de la facilité pour apprendre les langues; que dans l'intérieur ils sont innocens; mais sur la côte leur communication avec les Européens les a rendus habiles à jouer des tours; et leur a enseigné à piller, et à s'enlever les uns les autres, pour vendre leur proye. Le Docteur Trotter (Médecin) dit, qu'ils sont susceptibles de toutes les vertus sociales. Il a connu des traits de sensibilité égaux à ceux de telle nation civilisée que ce soit, et n'a vu aucune mauvaise disposition, que parmi ceux qui fésaient le commerce avec les Blancs. Le Capitaine Hall trouva la culture dans un état de perfection à Fernandipo, où il n'y avait point de commerce d'Esclaves. Mr. How (le Botaniste) a visité presque tous les établissemens Anglais, et il a toujours trouvé que la culture était plus parfaite, là où il y avait peu de commerce d'Esclaves; et que tout l'opposé arrivait où c'était le contraire. Le Reverend Mr. Newton dit que les meilleures gens étaient celles qui avaient le moins de communication avec les Européens, et qu'elles empiraient en relation de leur liaison avec nous; et que lorsqu'il y avait quelqu'un parmi eux qui était accusé d'un délit, il répondait, " Croyez-vous que je suis un Blanc?" Il a demeuré tout seul parmi la nation dite Sherbro en sûreté, et l'a trouvée serviable et civilisée. Le Lieutenant Dalrymple assure, que pour la capacité naturelle, les Africains égalent telle Nation que ce soit. Ils sont humains, serviables, et bien intentionnés; et il a lieu de croire, que s'ils avaient un marché (ou débouché) pour leurs produits, ils auraient autant d'industrie que les Européens: car dans les endroits où il n'y avait point de commerce d'Esclaves, ils étaient fort industrieux; fésant de la toile de coton, travaillant l'or, l'argent, et le fer, aussi bien que le bois et le cuir, fésant des selles, des carquois, des gaines, et d'autres objets.

CHAPITRE II.

Africains—*Comment ils sont faits Esclaves.*

Une manière de faire des Esclaves est par la guerre, ou le vol public; ce qui en Afrique signifie la même chose.

Les Mores qui habitent la rive gauche du Sénégal sont très-connus pour faire des déprédations de cette sorte. Ils traversent la rivière sans avoir reçu aucune provocation, et font la guerre contre les habitans de l'autre rive, les emmenant prisonniers et les vendant comme Esclaves au Fort St. Louis. Mr. Kiernan déjà mentionné a vu les débris des villages qui avaient été pillés de cette manière dans de telles expéditions.

Les Capitaines Hills et Wilson, et Mr. Wadstrom, aussi-bien que le Lieutenant Dalrymple, nous informent, que les Rois dans cette partie du pays n'hésitent pas à faire la guerre à leurs propres sujets, lorsqu'ils ont besoin d'argent. Ils envoient leurs soldats la nuit, qui prennent leurs postes, attaquent ou brûlent un village, saisissent ceux qui en sortent, les emmènent comme Esclaves, et s'en retournent.

Les mêmes moyens sont employés depuis la rivière de Gambie jusqu'au bout de la côte au vent. Le Lieutenant Story dit que le vol public est appellé ici guerre. Mr. Bowman, un autre témoin, dit, que lorsque des partis de voleurs mettaient le feu aux villages, on disait, que c'était faire la guerre. Cette relation est confirmée par Mr. Towne et le Chevalier George Young: et tous s'accordent à dire que ces partis vont la nuit, attaquent des villages, et en emportent les habitans, les fésant Esclaves. M.M. Towne, Bowman et Story les ont vus partir pour de telles expéditions; et le dernier les accompagna une fois, pour savoir la vérité. Ils arrivèrent à une ville au milieu de la nuit, y mirent feu, et enlevèrent bien des habitans. Cette coutume est si habituelle, que tant en montant les rivières Scassus, Sierra Leone, et Junk, et au Cap Mont et Bassau, l'on voit les restes de villages brûlés et déserts par la suite de telles attaques, et les naturels du pays vont toujours armés. Il est dit que dans une des villes il n'y reste que deux ou trois maisons; et deux

plantations de riz prêt à être coupé, dont les habitans n'ont pu jouir, ayant été enlevés. Le Lieutenant Simpson, des troupes Royales de la Marine, un autre témoin, a été informé que les villages de la côte au vent étaient toujours en guerre; et la raison en était que les Rois avaient besoin d'Esclaves. Mr. Morley, un autre témoin, dit la même chose. Il dit que les Esclaves se font généralement par des voleurs, qui vont de village en village la nuit.

La côte d'or, qui est près de la côte au vent, nous présente la même triste scène. Le Reverend Mr. Quakoo, qui avait été Aumonier dans une de ces Factories pendant plusieurs années, a rapporté au Lieutenant Simpson, que souvent ils fésaient la guerre seulement pour faire des Esclaves. Le Docteur Trotter dit, que dans ces pays là, en parlant de prisonniers de guerre, ils veulent dire ceux qui sont enlevés par les voleurs, qui vont ravager le pays pour cette fin; les Bushmen (Hommes de buissons) fésant la guerre pour faire du commerce, est une manière de parler commune parmi eux; et dans une cargaison nombreuse d'Esclaves, il ne se souvenait que de trois, qui n'avaient pas été procurés ainsi. Le Chirurgien Falconbridge définit que le mot "guerre," lorsqu'il est employé par ceux qui font le commerce des Esclaves sur cette partie de la côte, signifie une expédition en pirates pour faire des Esclaves. Mr. Morley dit, que ce qu'ils appellent "guerre" signifie, mettre les villages en confusion et attraper les habitans, qu'ils vont vendre sur la côte; où, l'on sait bien qu'on ne fait point de questions sur la manière par laquelle ils ont été acquis. Un Capitaine de vaisseau de la traite, lorsqu'il fut examiné par la Chambre des Communes, avoua qu'il croyait qu'un Capitaine serait compté pour bien sot par ceux qui font ce commerce, s'il lui fésait cette question; et Mr. Marsh, le Résident au Chateau de Cape Coast, a dit à Mr. How, qu'il ne s'embarrassait pas des moyens qui avaient été employés pour avoir les Esclaves qu'il achetait; et lui montra des instrumens qu'on mettait dans la bouche des Esclaves pour les empêcher de crier au secours, pendant que les voleurs les menaient à travers le pays.

Depuis le bout de la côte d'or jusqu'à l'extrémité de l'Angola, qui sont les limites du commerce d'Esclaves, et dont les vastes pays sont arrosés par plusieurs rivières navigables, l'on est choqué par la répétition des mêmes coutumes atroces. Ici, comme avant, ils vont la nuit dans les villes, y mettent le feu, et enlèvent les habitans; ou mettent la confusion dans les villages, et attrapent ceux qu'ils peuvent: et ces irruptions

s'appellent faire la guerre. Ces expéditions en pirates se font souvent par eau. Mr. Douglas dit, que lorsqu'un vaisseau de la traite arrive, le Roi envoie ses canots de guerre, qui montent la rivière, où ils surprennent et saisissent tous ceux qu'ils peuvent attraper. Le Chirurgien Falconbridge et Mr. Morley et Mr. Isaac Parker confirment la relation. Les Rois font monter les grandes rivières de Bonny et Calabar à leurs escadres de canots armés, qui reviennent avec des Esclaves. Mr. S. Parker a monté deux fois la rivière de Calabar avec une de ces escadres; et peut-être qu'il était le seul Blanc qui a eu la permission d'aller avec eux. Quand ils approchaient d'un village le jour, ils se cachaient derrière les buissons : mais la nuit venant, ils s'y jettaient dessus, et saisissent tous ceux qu'ils pouvaient attraper. De cette manière ils montaient la rivière, jusqu'à ce qu'ils eussent fait quarante-cinq prisonniers, qu'ils amenaient à New Town, et vendaient aux vaisseaux Européens. Environ quinze jours après, on lui permit de les accompagner dans une autre expédition. Il dit qu'ils firent piller d'autres villages plus haut sur la rivière qu'avant; se saisissant d'hommes, femmes et enfans, comme ils pouvaient les attraper dans leurs cabanes. Ils prirent environ le même nombre et les menèrent à New Town, comme ils avaient fait avant.

Une seconde manière par laquelle les malheureux Africains sont faits Esclaves, c'est par le vol particulier, c'est à dire vol par les individus. Cette méthode cause presque toutes sortes de trahisons. Mr. Wadstrom nous dit, que à Dakard il demeurait un nommé Ganna, qui était un voleur d'hommes, très-connu, et employé en cette capacité par les Trafiquans là. Il y vit enfermés une femme et un garçon, qui avaient été enlevés. Le garçon avait été dérobé et emporté loin de ses parens, demeurant dans l'intérieur, au dessus du Cap Rouge; et la femme fut enlevée de son mari à Rufisque. Il vit après, plusieurs des habitans, qui avaient été emportés ainsi, emmenés à Gorée. A Sallum, le Roi envoya chercher une pauvre femme sous prétexte d'acheter du millet qu'elle avait à vendre; il la fit saisir et la vendit. Le Général Rooke, qui était Gouverneur à Gorée, découvrit trois jeunes gens qui avaient été enlevés et menés à cet établissement, et à leur prière les renvoya à leurs parens. Trois Capitaines de vaisseaux de la Traite s'adressèrent à ce même Gouverneur pour enlever cent cinquante hommes, femmes, et enfans, (sujets du Roi de Cayor,) qui étaient venus à Gorée, en conséquence de la communication amicale qui subsistait entre lui et ce Roi. Il refusa, et fut très choqué de la proposition; mais les Capi-

taines lui firent l'observation que cela était arrivé avant, sous un autre Gouverneur. Le Capitaine Wilson dit, que dans son tems, lorsqu'il commandait le Racehorse, vaisseau de guerre, ces sortes de vols étaient fréquens sur le continent, vis-à-vis de Gorée. Le Capitaine Lacy, son prédécesseur, avait envoyé un des naturels du pays avec des dépêches pour le service de Sa Majesté Britannique; mais on se saisit bientôt du pauvre homme, et il fut vendu. Le Capitaine Wilson le délivra quelque tems après du fond de cale d'un vaisseau de la Traite, où il avait couru danger de la vie par le traitement cruel du Capitaine Français. Ces vols étaient si communs qu'ils étaient avoués de tous. C'était une règle universelle pour les habitans, de ne jamais sortir sans armes, lorsqu'il y avait un vaisseau de la Traite sur la côte, de crainte d'être enlevés. Lorsqu'il les rencontrait armés, et leur en demandait la raison, ils montraient du doigt un vaisseau de cette sorte qui était à Portudal, que leurs craintes venaient de ce quartier-là. Le Capitaine Hills, lorsqu'il commandait le Zephyr, corvette de guerre, sur la même partie de la côte, vint à savoir d'autres faits semblables à ceux qui viennent d'être rapportés. Il nous dit qu'il avait connu le même Ganna mentionné par Mr. Wadstrom, et que ce même Ganna avait offert de lui vendre un jeune homme qu'il avait enlevé, et que tous les habitans allaient armés de crainte d'être emportés de la même manière. Le Capitaine Hills, pendant qu'il était à l'ancre dans la rivière de la Gambia, fit entendre au pilote noir qu'il souhaitait avoir quelques volontaires noirs pour son vaisseau. Sur cela le pilote appella deux garçons qui étaient à terre et portaient des paniers d'échalotes; et demanda au Capitaine Hills s'il croyait que ces garçons lui conviendraient, et dans ce cas il les enleverait et les porterait à bord. Le Capitaine ne voulut pas les prendre. Le pilote noir sembla mortifié, et dit que ceux des vaisseaux marchands ne réfuseraient pas une telle offre. Sur la côte au vent, les vols de cette espèce étaient si connus, que suivant le Chevalier George Young, et le Capitaine Thompson, ils allaient sous un nom à part; et étaient appellés Panyaring. Le nombre des cas qui sont attestés est très-grand, pour prouver que ces déprédations ont lieu, même sur toute la côte. Les suivants suffiront. A Sierra Leone ils enlevèrent un beau garçon. Près de Galenas un trafiquant en s'en retournant chez lui avec des marchandises, est saisi chemin fésant, et vendu. Plus bas, un jeune homme est saisi sur le rivage, et subit le même sort. Près de Piccanini Sestus, non-seulement

une jeune fille est enlevée, mais son ravisseur est saisi à son tour, et vendu au même vaisseau. A la droite de Piccanini Sestus, un jeune homme est invité à un festin, où il est trahi et fait Esclave. Un peu plus avant, un paysan ayant affaire chez un trafiquant noir, il y va ; celui-ci lui demande s'il avait jamais vu un vaisseau : l'autre lui répondant que non, il s'engagea de lui en montrer un, et le mène à bord d'un qui était à portée : quand il est là, il fait un marché avec le Capitaine, vend l'homme, prend l'argent, et s'en va ; laissant le pauvre paysan Esclave. Une jeune femme sort des bois à Bonny-Point, et va pour se baigner. Des voleurs la guettent, la saisissent, et la vendent. Trois personnes traversent la rivière de Benin ; un trafiquant noir avec ses gens dans un des grands canots les atteint, les enlève, les porte à un vaisseau, et les vend. De l'autre côté de la rivière de Benin une femme a été enlevée en revenant de faire une visite. Un père et son fils furent enlevés pendant qu'ils étaient à planter des yams pour leur nourriture, et tous furent déscendus à la côte par les voleurs, qui s'en défirent de la même manière.

Une troisième source qui produit l'esclavage vient des crimes réels ou imputés. Le Capitaine Wilson dit, que ceux qui sont vendus sous ce rapport sont vendus au profit de leurs Rois ou de leurs Juges. Sur la question que l'on fit à l'officier du Roi Damel (qui avait amené un coupable pour être vendu) si cet homme était coupable du crime qui lui avait été imputé ; l'officier lui répondit que cela n'importait pas. Mr. Towne dit, qu'il n'est pas rare d'accuser faussement, ou de faire des "palavers," c'est à dire des accusations fausses ou des procès sans fondement, pour se procurer des Esclaves. Mr. Morley se souvient d'une femme qui fut vendue au Vieux Calabar, sous prétexte d'adultère ; et Mr. Falconbridge dit, que sur la rivière d'Ambris, un officier du Roy ayant besoin d'eau de vie et d'autres marchandises, et n'ayant point d'Esclaves pour les acheter, accusa de fraude un homme qui vendait du poisson ; et après un procès à la hâte, le fait condamner et vendre.

Nous venons de rapporter quelques-unes des méthodes par lesquelles les infortunés Africains sont faits Esclaves. En conséquence de la facilité que le trafic donne naturellement à ceux qui le font, ils peuvent fournir des milliers de victimes tous les ans. Le témoignage nous informe, non seulement que les Européens en allant à la côte d'Afrique pour chercher des Esclaves sont les auteurs des actes d'injustice susdits, mais que dans bien des cas ils sont les instrumens actifs pour les

causer. Nous sommes informés que la Compagnie du Sénégal avait coutume de corrompre les Noirs, et leur fournissaient de la poudre et des balles, pour faire prisonniers les sujets du Roi Dalmammy; quoique ce Roi fut en paix avec eux. Mr. Wadstrom dit, que c'était la coutume des Marchands d'Esclaves, lorsqu'ils en avaient besoin, d'aller aux Rois du pays et de les persuader de faire saisir leurs propres sujets pour cette fin: et que le Roi Barbasin ne voulant pas y consentir, y fut excité à force d'être tenu dans un état d'yvresse continuelle; et il l'a entendu lorsqu'il était sobre, refuser et exprimer sa répugnance, mais lorsqu'il était yvre il cédait à leurs solicitations. Mr. Wadstrom accompagna une fois une Ambassade, qui allait tous les ans du Fort Saint Louis avec des présents à un autre Roi Noir, pour entretenir le commerce d'Esclaves. Là on envoyait des partis généralement le soir pour enlever du monde. Il vit amener vingt-sept Esclaves par eux, dont vingt-trois étaient des femmes et des enfans. Le Capitaine Patterson de Liverpool, qui était sur une autre partie de la côte, est accusé d'avoir semé la dissention entre deux villages, et d'avoir acheté les prisonniers de deux côtés. Le Chevalier George Young fait mention d'un grand Marchand d'Esclaves dans le voisinage de Sierra Leone, qui avait reçu des ôtages de deux Rois. Il leur fournissait à tous les deux des armes et des munitions, et recevait des prisonniers des deux partis, pour former les cargaisons de sept vaisseaux, qui les attendaient. Mr. Bowman dit, qu'il avait ordre d'encourager les naturels à se faire la guerre, et de leur fournir de la poudre et des balles de la Factorie, en conséquence de quoi, il leur en fésait avoir. En les recevant, ils firent leur cri de guerre, et se mirent en marche. Une fois il alla avec eux: lorsqu'ils avaient approché d'un village, ils s'arrêtaient jusqu'à la nuit. Au milieu de la nuit, il entendit le cri de guerre, et bientôt vit le village en flammes,: le parti revint, emmenant environ trente hommes, femmes, et enfans; et quelques-uns des derniers étaient encore à la mammelle.

Nous sommes navrés de douleur, que nous ne pouvons finir ce Chapitre sans narrer d'autres actions atroces par les mêmes gens. Les Européens, non contens d'avoir été les instrumens de dissention, en mettanc la discorde entre les différentes nations du pays, pour leur propre intérêt, ne se sont pas fait scrupule d'en enlever des individus eux-mêmes, et de les transporter loin de leurs pays, de leurs parens, et de leurs amis. Le témoignage qui a été donné, abonde en cas de cette espèce. Deux Négociants Noirs appartenans à Sierra Leone sont invités

par le Capitaine Strangeways à bord de son vaisseau : ils sont saisis de la manière la plus perfide, et vendus. Un peu plus bas, sur la côte, les bateaux du vaisseau nommé la Sally, avec d'autres, attaquent un village la nuit et enlèvent les habitans. Entre Sestus et Setre Crue, quatre des naturels du pays sont enlevés par un vaisseau de la Traite Hollandais. Les gens du vaisseau le Gregson ont enlevé de cette même côte trente-deux personnes. Près du Cap Lahou six canots allèrent à un vaisseau Anglais, avec des vivres pour trafiquer ; et tous ceux qui étaient venus ainsi, furent saisis et faits Esclaves. Près de Taboo, deux hommes vont à côté d'un vaisseau de la même nation ; un d'eux est attiré à bord, où on le soule et fait Esclave : l'autre, après avoir appellé son camarade en vain, s'éloigne du vaisseau, et malgré plusieurs coups de fusil tirés sur lui par le Capitaine, s'échappe. A Gaboon, le Capitaine Lambert s'empare d'un canot plein de monde ; et entre Gaboon et le Cap Lopez, le Capitaine Lambert saisit d'autres habitans et les emporte tous, pour les vendre comme Esclaves.

CHAPITRE III.

Africains—*Comment ils sont traités à bord des Vaisseaux.*

Les Africains infortunés, ayant été privés de leur liberté de la manière qui vient d'être dite, sont embarqués pour être transportés aux Colonies Européennes. Suivant la relation du Docteur Trotter, ils montrent des signes de grande affliction, et même de désespoir, par un sentiment de leur situation, et le regret d'être arrachés de leurs parens et de leurs connaissances. Beaucoup d'entr'eux retiennent ces impressions long-tems. Souvent il a entendu les Esclaves à bord de son vaisseau faire des hurlemens mélancoliques pendant la nuit, pour exprimer leur extrême angoisse d'esprit. Une fois ayant demandé la cause de ce qu'il entendait ; on lui dit, qu'une femme avait rêvé qu'elle était heureuse au milieu de sa famille et de ses amis ; mais à son reveil elle fut frappée

vivement d'horreur en revoyant sa situation affreuse. Ce suprême degré de sensibilité se voyait particulièrement dans les femmes, dont un grand nombre tombait en convulsions dans ces occasions.

D'autres témoins confirment la relation de l'état d'angoisse d'esprit que les pauvres Africains souffrent dans les occasions qui viennent d'être citées. Mr. Wilson, le chirurgien, nous dit, que lorsqu'ils étaient conduits à bord, une sombre rêverie semblait s'emparer d'eux, et qu'elle continuait long-tems dans plusieurs. Mr. Falconbridge, chirurgien, dit, que tous les Esclaves qu'il a vus semblaient tristes et abattus quand on les amenaient à bord. Les uns continuaient dans cet état pendant tout le voyage; et d'autres, jusqu'à ce qu'ils mouraient. Le Capitaine Hall dit, que lorsqu'on les menait à bord pour être vendus, ils paraissaient toujours abattus. Les jeunes-gens reprenaient bientôt leurs esprits, mais non pas les plus âgés; ils étaient plus sensibles à leur perte, en se voyant forcés de quitter leurs liaisons les plus chères, et leur Patrie!

Par le témoignage pris, il paraît que lorsqu'ils livrent les hommes à bord, ils sont mis dans les fers. Ils sont enchainés par paires: c'est à dire que la jambe droite d'un homme est attachée par une chaîne qui est fermée avec un cadenat à la jambe gauche d'un autre. Dans cet état ils sont mis dans le fond du vaisseau. Mr. Newton ne leur ôtait jamais les fers, que lorsqu'ils voyaient la terre des Indes Occidentales. Il croit qu'autrement le vaisseau aurait été en danger. Mr. Wilson, chirurgien, croit, que la traite ne pourrait pas se faire en sûreté si les hommes n'étaient pas dans les fers. Si le tems est beau pendant le jour, on les fait venir sur le pont pour prendre l'air. Ils sont placés dans une longue rangée de deux à deux ensemble, de chaque côté du vaisseau. On fait passer une longue chaine par les fers de chaque paire d'hommes, et cette chaine attache les rangées d'Esclaves fermement au pont. Dans cette situation ils prennent leurs repas, qui consistent généralement en fèves à chevaux, riz, et yams, avec un peu d'huile de palme, et du poivre. Le Capitaine Hall nous informe, qu'après leur repas, on les fait sauter aussi haut que leurs chaînes leur permettent, au son d'un tambour; s'ils refusent, on les fouette jusqu'à ce qu'ils obéissent. Les Marchands d'Esclaves appellent cela danser; Mr. Falconbridge, le chirurgien, nous explique la raison de cette coutume, en disant que l'on oblige les Esclaves à sauter pour faire de l'exercice: et Mr. Claxton, le chirurgien, dit,

que les parties où les chaînes sont fixées, se trouvent souvent écorchées par l'exercice violent auquel on les oblige, dont ils se sont plaints bien des fois amèrement. De la même manière on les encourage à chanter: mais, suivant Mr. Falconbridge, chirurgien, Mr. Morley, Mr. Claxton, chirurgien, Mr. Ellison, et d'autres, toutes leurs chansons ont un son triste et mélancolique, exprimant leurs plaintes pour la perte de leurs pays, et pour celle de leurs amis.

Lorsque le vaisseau est plein, leur situation est vraiement pitoyable. Une personne qui a fini de croître, n'a dans les vaisseaux les mieux réglés, de place, que seize pouces Anglais chacune, en largeur ; et deux pieds huit pouces (Anglais) en hauteur, et cinq pieds onze pouces en longueur : ou, comme Mr. Falconbridge, chirurgien, s'exprime, moins d'espace qu'un homme n'en a dans son cercueil. Mr. Wilson, chirurgien, assure que les Esclaves sont très serrés dans le vaisseau. Ordinairement il ôtait ses souliers lorsqu'il déscendait pour les voir ; et il était obligé d'aller bien soigneusement pour ne pas marcher sur eux. Le Capitaine Knox admet, que quelquefois les Esclaves n'avaient pas assez de place pour se coucher sur leurs dos. Il paraît aussi, que s'ils sont lents ou montrent de la répugnance à se ranger, ils sont hâtés à coups de fouet. Le Docteur Trotter dit, qu'ils sont si serrés dans le vaisseau, qu'il est impossible d'aller où ils sont, sans marcher sur eux ; et aussi, que c'est au Premier Pilote de voir qu'ils soient arrangés ensemble. Ceux qui ne se placent pas bien vîte, un fouet à neuf cordons les y oblige.

Mais après, leur situation devient trop affreuse pour être représentée. Il n'y a point de langage qui puisse l'exprimer convenablement. Le Capitaine Hall les a souvent entendus crier depuis le fond du vaisseau pour de l'air. L'espace entre les ponts était si échauffé, que bien souvent, après avoir été pour quelques minutes là parmi eux, il a trouvé sa chemise si mouillée par la transpiration, qu'il aurait pu la tordre. Mr. Ellison dit, que la vapeur qui montait de leurs corps resserrés là bas, passait à travers les caillebotis (treillis) comme celle d'une fournaise. Mr. Wilson, le chirurgien, les a souvent entendus se plaindre de la chaleur. Les mauvais effets qui en résultaient, comme aussi de leur emprisonnement, étaient des faiblesses et des évanouissemens. Il en a vu mourir quelques minutes après qu'on les avait fait monter. Leurs morts avaient été causées par l'air corrompu et la chaleur. Il en a vu d'autres qui sont déscendus avec l'apparence de bonne santé la nuit, et le matin ils ont été trouvés morts. Il avait

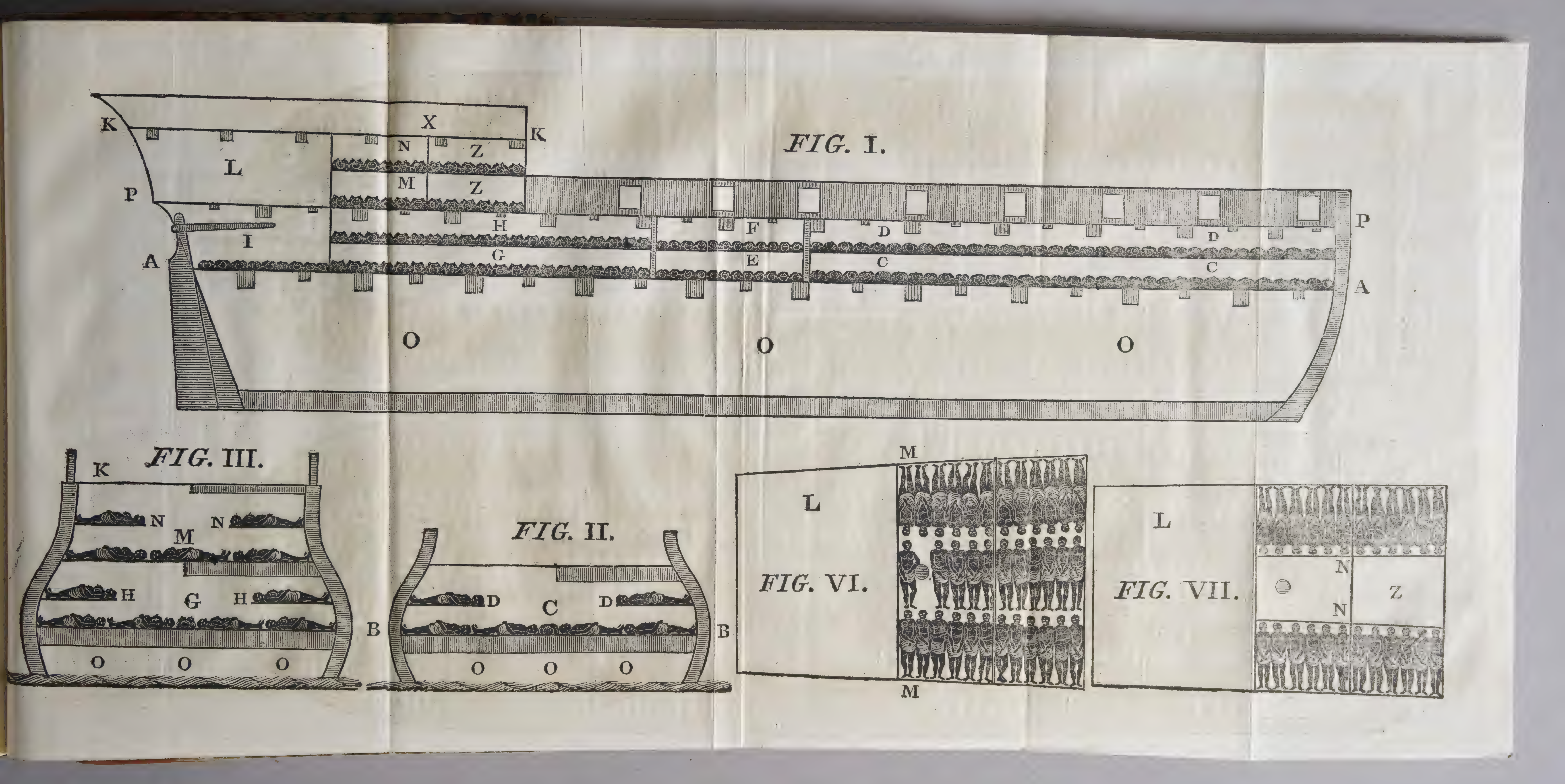
un hôpital à bord ; mais les Esclaves malades étaient obligés de coucher sur les planches nues, de manière que le mouvement du vaisseau causait des écorchures des parties saillantes de leurs corps. Mr. Falconbridge, le chirurgien, déclare qu'il a connu des Esclaves qui sont déscendus en bonne santé en apparence le soir, et le matin on les a montés morts. Il en a ouvert un une fois, pour apprendre avec certitude la cause de sa mort ; et il trouva par l'apparence du thorax et celle du bas ventre, qu'elle provenait de suffocation. Il dit que lorsqu'il déscendit une fois il trouva vingt Esclaves évanouis. Il les fit transporter sur le pont ; mais malgré la vitesse avec laquelle on l'avait fait, deux ou trois moururent : une autre fois, quoiqu'il ne fut que quinze minutes en bas dans leur chambre, il se trouva si mal lui-même, qu'il ne put pas remonter sur le pont sans sécours ; et il n'a jamais été en bas plusieurs minutes de suite, sans que sa chemise ne fut mouillée comme si elle eut été trempée dans l'eau. Il dit aussi, que comme les Esclaves, tant en santé que malades, couchent toujours sur les planches nues, le mouvement du vaisseau enlève la chair des parties saillantes de leurs corps, et laisse les os presque dépouillés de chair. Et lorsque les Esclaves ont le flux, ce qui arrive souvent, tout l'entrepont est couvert de sang et de glaire comme dans une tuerie : et étant enchainés et très serrés les uns avec les autres, la plus grande confusion a lieu, lorsqu'ils tâchent d'aller à trois ou quatre cuves placées pour leurs besoins ; et cette confusion est augmentée extrêmement quand il arrive que ceux en bonne santé se trouvent enchainés à ceux qui sont malades, mourans, ou morts ; ce qui n'est pas rare. Le Docteur Trotter, en parlant du même sujet, nous fait une déscription également triste : il dit, que lorsque les écoutillons dans les côtés du vaisseau sont fermés, en mauvais tems, les caillebotis (treillis) ne suffisent pas pour donner de l'air dans les entreponts. Il ne pouvait jamais respirer librement en bas, excepté lorsqu'il était directement sous les caillebotis. Il a vu les Esclaves tirer leur haleine avec tous les efforts pénibles et pleins d'inquiétude pour la vie, qui sont observés dans les animaux expirans que l'on force à recevoir du mauvais air pour en faire des expériences ; ou qui sont renfermés dans le recipient d'une machine pneumatique. Il les a vus aussi, quand on jetait les prélarts sur les caillebotis, qu'ils essayaient de les lever, en criant dans leur langue "Kickeraboue ; kickeraboue." "Nous nous mourons ; nous nous mourons." Quelques-uns d'entr'eux ont été sauvés par l'air qu'ils ont pris en étant menés sur le pont ; mais plusieurs

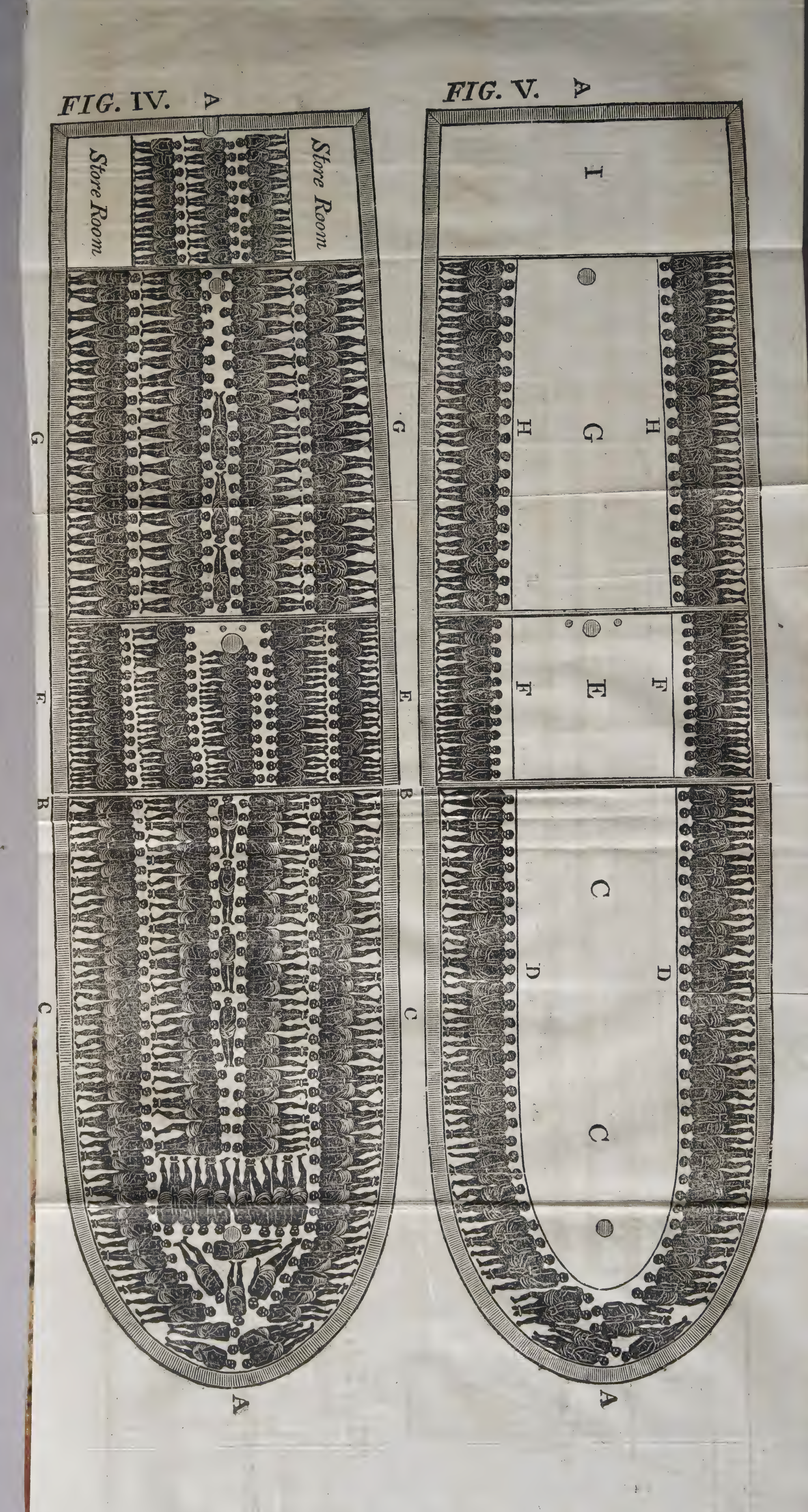
ont péri entièrement par la suffocation; n'ayant point montré aucun signe de maladie avant.

Ces relations, quoiqu'horribles, se trouveront très dignes de foi lorsqu'on aura donné un coup d'œil à la gravure ci-jointe. Ici suivent les dimensions et la coupe du Vaisseau de la Traite, le Brookes, comme elles ont été prises par ordre du Parlement Britannique.

	Anglais. Pieds.	Pouces.
Longueur du premier pont en dedans, AA.	100	0
Largeur du même, en dedans, BB.	25	4
Profondeur de la cale, OOO. de plafond à plafond,	10	0
Hauteur des entreponts; c'est à dire, d'un pont à l'autre, ...	5	8
Longueur de la chambre des hommes, CC. sur le premier pont, ...	46	0
Largeur de dito, CC. sur dito, ...	25	4
Longueur des plateformes, DD. dans dito, ...	46	0
Largeur des dito, dans dito; de chaque côté, ...	6	0
Longeur de la chambre des garçons, EE.	13	9
Largeur de dito, ...	25	0
Largeurs des plateformes, FF. dans dito, ...	6	0
Longueur de la chambre des femmes, GG.	28	6
Largeur de dito, ...	23	6
Longueur des plateformes, HH. dans dito, ...	28	6
Largeur des dito, dans dito, ...	6	0
Longueur de la sainte barbe, II. sur le premier pont,	10	6
Largeur de dito, sur dito, ...	12	0
Longueur du gaillard d'arrière, KK.	33	6
Largeur de dito, ...	19	6
Longueur de la chambre, LL.	14	0
Hauteur de dito, ...	6	2
Longueur du demi-pont, MM.	16	6
Hauteur de dito, ...	6	2
Longueur des plateformes, NN. sur dito, ...	16	6
Largeur de dito sur dito, ...	6	0
Second pont, PP.		

Supposons maintenant que ce sont là les vraies dimensions du Vaisseau de la Traite, le Brookes; et de plus, que l'on accorde à chaqu'Esclave mâle, six pieds Anglais, sur un pied quatre pouces, d'espace: à chaque femme, cinq pieds dix pouces, sur un pied quatre pouces: à chaque garçon, cinq pieds, sur un pied deux pouces, et à chaque fille quatre pieds six pouces, sur un pied: il s'ensuivra que le plan ci-joint d'un


FIG. I.
K
X
K
N
Z
L
M
Z
P
P
H
F
D
D
I
A
G
E
C
C
A
O
O
O
FIG. III.
K
N
N
M
H
G
H
B
O
O
O
FIG. II.
D
C
D
B
O
O
O
M
L
FIG. VI.
M
L
FIG. VII.
N
Z
N


FIG. IV.
A
Store Room
Store Room
G
E
B
C
A
FIG. V.
A
I
H
G
H
F
E
F
D
C
D
C
G
E
B
C
A

Vaisseau de la Traite, représentera avec la plus grande exactitude la figure du vaisseau le Brookes; et aussi fera comprendre le nombre précis des personnes, ni plus ni moins, qui pourront être arrimées dans ses différentes chambres, suivant ces données. En les comptant sur le plan, (en déduisant les femmes arrimées dans l'espace Z. des Figures VI. et VII.; lequel espace appartient aux matelots,) il se trouvera monter à quatre cens cinquante et un. Or, si l'on considère que le vaisseau le Brookes était du port de trois cens vingt tonneaux, et que la loi lui permettait* de porter quatre cens cinquante quatre personnes, et pas davantage; ils est évident que s'ils y fourraient trois autres de plus, il y aurait alors précisément eu le nombre permis par la loi. Le plan prouve de lui-même, que l'arrimage de ces pauvres gens, le défaut de place et d'air, et toutes les terribles souffrances qui en dérivent, doivent être comme il est dit dans les témoignages ci-dessus cités; car, si lorsque quatre cens cinquante et un Esclaves sont mis dans les différentes chambres du vaisseau le Brookes, les fonds (les planchers) ne sont pas seulement couverts de corps humains, mais ces corps se touchent tous, réellement les uns les autres, quelle doit avoir été leur situation avant l'existence de cette loi, lorsqu'on y arrimait ou enfermait six cens infortunés Africains, suivant le rapport du Docteur Trotter, qui appartenait à ce vaisseau; et six cens neuf, suivant l'aveu des Marchands d'Esclaves eux-mêmes dans un autre voyage!

Les infortunés Africains, arrachés de leurs pays, et traités de la manière qui vient d'être détaillée, sont souvent poussés au désespoir, ce qui se montre en différentes manières dans différentes personnes, pendant le cours du voyage. Les uns essayent de se soulever, et de détruire leurs oppresseurs. D'autres deviennent fous. D'autres se décident de mettre une fin à leur misérable existence en se pendant, en sautant dans la mer, ou en réfusant de prendre de la nourriture. Ecoutons seulement ce que nous disent trois des témoins d'après leurs propres connaissances sur ce sujet. Le Docteur Trotter, médecin, dit, qu'un nombre des Esclaves mâles des plus forts dans le vaisseau (le Brookes, déjà mentionné,) avaient une nuit scié leurs fers avec un vieux couteau, auquel ils avaient fait des entailles pour cette fin. Ce vieux couteau leur avait été envoyé en cachette, par une femme Esclave hors de la chambre; mais ils furent heureusement découverts, et on les empêcha de mas-

* Le Parlement Britannique fit une loi pour cet objet, quelques années avant qu'elle abolit entièrement le traffic.

sacrer l'équipage. Un homme sauta dans la mer pendant que le Brookes était à l'ancre à Annamaboe, et fut noyé; et un autre pendant que le vaisseau était en mer, mais il fut sauvé. Une femme sauta aussi dans la mer, et elle fut sauvée pareillement; et ensuite on l'enchaina jour et nuit au grand mât. Quelque tems après on la relâcha; elle fit un second essai, mais elle fut sauvée une autre fois. A la fin elle mourut des suites des coups de fouet qui lui furent donnés, pour avoir fait ces deux tentatives pour se noyer. Un certain Esclave refusait de manger quand on lui en offrait comme aux autres. On découvrit le lendemain de bonne heure, qu'il avait essayé de se couper la gorge. Le Docteur Trotter cousit la blessure; mais la nuit suivante il n'avait pas seulement arraché les sutures, mais il avait essayé de se couper la gorge de l'autre côté. D'après l'état de déchirement de la blessure, et le sang que l'on voyait sur le bout de ses doigts, il semblait l'avoir faite avec ses ongles; car, quoique l'on cherchât soigneusement par toute la chambre, on ne trouva aucun instrument. Il déclara qu'il n'irait jamais en esclavage avec les hommes blancs; puis il articulait des sentences incohérentes, et jettait des regards pleins de désir au ciel. Ses mains furent attachées; mais lui persistant de refuser toute espèce de nourriture, il mourut de faim au bout de dix jours. Il y eut une femme dans le même vaisseau aussi, qui forma la résolution de se laisser mourir de faim. Elle fut fouettée plusieurs fois pour la faire manger, et l'on força de la nourriture dans sa bouche; mais nuls moyens ne purent la lui faire avaler, et les quatre derniers jours de sa vie elle était dans un état d'engourdissement et d'insensibilité.

Mr. Wilson nous dit, qu'à bord de son vaisseau l'Elizabeth, lorsqu'il était à Bonny, les Esclaves essayèrent de se soulever, mais heureusement ils furent prévenus dans leur dessein. Plusieurs d'entr'eux se jettèrent dans la mer afin de se noyer; mais la plûpart d'eux furent attrapés. Cependant, un d'eux mourut bientôt après. Le cas d'un autre arriva de la manière suivante. Le Capitaine et les Officiers étant à diner, entendirent l'alarme qu'un Esclave était dans la mer, et courant au côté du vaisseau, ils le virent faire tous ses efforts pour se noyer; en mettant sa tête sous l'eau, et levant ses mains en haut. Dans cette position il s'enfonça pour ne jamais plus remonter: comme un homme, qui se réjouit de sortir des mains de ses oppresseurs. Le vaisseau est généralement equipé avec des filets de bastingage très hauts, autour du pont, pour empêcher ces tentatives, mais il est impossible de

les guetter suffisamment. Dans ce même vaisseau était un jeune homme qui semblait en bonne santé ; mais bientôt il parut prendre sa situation fortement à cœur. Il tomba dans la mélancolie, et à la fin un air égaré se montra dans ses traits. Quelquefois il dévorait avidement sa nourriture ; et d'autres il la refusait. A la fin il dévint turbulent, et peu de jours après il mourut fou. Mr. Wilson, le chirurgien, raconte aussi les funestes cas suivans, qui sont arrivés pendant son voyage. Une jeune femme trouva le moyen de se procurer du fil de carret. Elle l'attacha à la vis (ou l'étau) de l'armurier, qui était dans sa chambre. Ensuite elle se l'attacha au cou ; et le matin on la trouva morte. Il parait qu'elle doit avoir fait de grands efforts pour parvenir à ses fins. Une autre jeune femme se pendit en attachant du fil de carret à une latte qui était près de l'endroit où elle couchait, et en se glissant en bas de la plateforme. Le matin on la trouva encore chaude, et on employa les remèdes convenables, mais en vain. Parmi le nombre de cas où l'on fut obligé d'employer la force pour contraindre les Esclaves à prendre de la nourriture, Mr. Wilson, le chirurgien, raconte celui d'un jeune homme, qui avait résolu de mettre une fin à sa misère en se laissant mourir de faim. La douceur et la persuasion furent employées pour le persuader de quitter son projet ; mais il refusait toujours de manger. Alors on le fouetta sévèrement, mais inutilement. Il tenait ses dents si serrés qu'il était impossible de rien mettre entre. A la fin un instrument de chirurgie dont on se sert pour les cas où les machoires sont serrées, appellé Speculum Oris, fut employé, mais les pointes en étaient trop émoussées pour être forcées dans sa bouche. Un couteau à bolus fut essayé ensuite, mais sans effet. Après quatre ou cinq jours d'abstinence totale, il demanda d'une voix faible en sa langue pour de l'eau. Quand on la lui apporta, il la but. Mr. Wilson conçut alors l'espérance de le dissuader de sa résolution. Mais toutes les supplications furent inutiles. Il reserra ses dents aussi fortement que jamais. Il dit qu'il était résolu de mourir ; et cet évènement arriva environ neuf jours après qu'il avait commencé à refuser de prendre de la nourriture.

Mr. Falconbridge dit, que l'on s'attendait que tous les Esclaves mâles se souleveraient quand la moindre occasion se présenterait. Une fois il acheta dix-huit Esclaves, qui fésaient partie de la cargaison d'un vaisseau où les Esclaves s'étaient soulevés avec succès, et dans le combat ils avaient tué tous les blancs à la réserve de trois ou quatre. Les Esclaves alors

engravèrent le vaisseau, et s'échappèrent ; mais plusieurs furent repris, et parmi eux les dix-huit qui viennent d'être mentionnés. Il a entendu parler de soulèvemens arrivés à bord du Vulture de Liverpool, et du Wasp de Bristol. Il sait que des Esclaves ont sauté dans la mer par désespoir. Dans son vaisseau l'Alexander, un força son chemin à travers les filets de bastingage, et fut noyé ou dévoré par les requins.

Une fois il trouva qu'un malade manquait, qu'il avait vu le soir avant, mais il avait disparu : il ne pouvait s'échapper d'autre manière qu'en sautant dans la mer pendant l'obscurité de la nuit ; et dans ce cas il doit avoir péri inévitablement. Pendant qu'il était à bord de l'Alexander, il vit près de vingt Esclaves sauter dans la mer, hors du vaisseau l'Enterprize ; et aussi il en vit plusieurs autres se noyer hors d'un gros bâtiment Français. Il se souvient de deux femmes qu'il était obligé de tenir enchainées sur le pont parcequ'elles étaient dévenues folles. Il attribuait toujours leur folie aux regrets qu'elles devaient éprouver pour avoir été arrachées de leurs familles et de leur Patrie. Dans son dernier voyage on acheta une femme belle et jeune. Elle pleura presque toujours, et refusa toute nourriture. Dans le courant de trois ou quatre jours, elle paraissait être bien déchue, et en conséquence de cela, on la renvoya à Bonny pour se rétablir. Ayant respiré son air natal de nouveau, elle reprit bientôt sa gaieté, prit de la nourriture, et regagna sa bonne mine ; mais ayant appris qu'elle devait rétourner à bord, elle se pendit. Mr. Falconbridge, le chirurgien, sait que plusieurs Esclaves refusent leur nourriture dans l'intention de se laisser mourir de faim. La force était toujours nécessaire pour les fairé manger. Il connait aussi bien des cas où ils ont refusé de prendre des remèdes étant malades, parcequ'ils désiraient de mourir. Une femme à bord de l'Alexander, qui paraissait dans un grand abattement, tomba malade d'une dysentérie. Elle refusa également de prendre aucune nourriture ni aucune médecine. On lui fit demander par l'interprète ce qu'elle souhaitait ; elle répondit qu'elle ne souhaitait rien que la mort, et elle mourut. Plusieurs autres Esclaves exprimèrent le même souhait.

Telles sont les scènes, suivant Messrs. Trotter, Wilson, et Falconbridge, chirurgiens, et plusieurs autres témoins qu'il devient inutile de citer, qui se sont passées dans les différens Vaisseaux de la Traite, depuis le moment de la réception des Esclaves à bord, jusqu'à celui de leur arrivée dans les colonies Européennes : pendant l'intervalle, il est à présumer qu'il arrive une perte considérable d'Esclaves provenant des

insurrections, des suicides, et des maladies. Cette perte a été détaillée particulièrement par les différens témoins. Il parait en additionnant les différentes sommes, que l'on avait acheté 7904 Esclaves; et que 2053 furent perdus en différentes manières. Il s'ensuit de là que plus que le quart en a péri; et cela dans un voyage de six à huit semaines. Ainsi, si le reste du genre humain mourait dans la même proportion, toute la race humaine serait éteinte en peu d'années. Les causes d'une mortalité si rapide sont expliquées par bien des témoins; mais nous nous contenterons de l'opinion de trois seulement. Mr. Wilson le chirurgien dit, qu'il reçut à bord 602 Esclaves, dont 155 moururent. Il croit qu'on peut attribuer les deux tiers de ces morts à la mélancolie. Il n'en put jamais guérir un qui en était atteint, quoiqu'il réussit par ses médecines avec d'autres. Il a entendu dire aux premiers dans leur langue qu'ils souhaitaient mourir; il sait en outre que le Capitaine Smith attribuait leur mort à ce qu'ils pensaient tant à leur situation. Mr. Falconbridge le chirurgien dit, que la mortalité extraordinaire parmi les Esclaves pendant leur voyage, doit s'attribuer aux transitions subites du chaud au froid, à une atmosphère putride, à la malpropreté, étant obligés de rester dans leurs ordures, à ce qu'ils sont enchainés ensemble; mais plus qu'à aucune autre cause à leur esprit ulcéré. Le Docteur Trotter remarque dans son témoignage, que bien des Esclaves mouraient du scorbut. Il croit que rien n'en a pu sauver plus de la moitié, que le calme qui a régné pendant leur passage; car environ deux ou trois cens en étaient attaqués à leur arrivée à Antigua. Il n'a nulle idée que leur nourriture ait pu produire ce mal indépendant d'autres causes; telles que leur singulier emprisonnement, l'atmosphère contaminée du vaisseau, avec toutes ces passions qui abattent les hommes à l'excès, et qui sont inséparables de l'état d'un homme qui se voit arraché à tout ce qu'il a de cher dans cette vie.

Quand les vaisseaux arrivent à leurs ports destinés, les Esclaves qui ont échappé à la mort sont exposés en vente. Cela est souvent fait en confusion, afin qu'un acheteur ne choisisse pas les plus sains et les meilleurs parmi eux, au tort d'un autre. Dans ce cas, on leur ordonne de monter sur le tillac, qui est obscurci, autant que l'on peut, avec les voiles du vaisseau. Les acheteurs sont en dehors des voiles, et les Esclaves en dedans: quand, à un signal donné, les premiers s'élancent en dédans, et saisissent et marquent les derniers, avec une confusion et une impétuosité si effrayantes, qu'il y a eu des

cas où ils ont sauté dans la mer. Et ici il faut observer, que soit qu'ils soient vendus de cette manière ou d'aucune autre que ce soit, on n'a jamais soin d'empêcher que des parens soient séparés. Il s'ensuit de là, que le mari est enlevé précipitamment à une plantation, la femme à une autre, et les enfans à une autre. S'il en reste quelques-uns dans le vaisseau, ce sont ceux qui par faiblesse ne peuvent ni marcher ni se tenir debout; et par conséquent comme tels, personne ne veut les acheter qu'au plus bas prix par spéculation. Mr. Falconbridge a vu vendre ces Esclaves de rebut, pour cinq dollars la pièce; Mr. Towne pour une guinée; et Mr. Ross pour si peu qu'un dollar. Et le Général Tottenham a vu ceux qui étaient dans le plus mauvais état, pour lesquels personne n'offrait rien; alors ils étaient menés dans la cour de la personne à qui le vaisseau était consigné, et laissés périr; et il en a vu qui ont vécu trois jours dans cet état; personne ne leur ayant donné rien ni à manger ni à boire pendant tout ce tems.

CHAPITRE IV.

Sommaire des principaux faits dans les Chapitres précédens.—Conclusion.

Nous avons vu jusqu'ici le caractère des Africains dans leur pays. Nous avons vu aussi les différens moyens dont on se sert pour les réduire dans l'esclavage, et la manière de les transporter hors de leur pays, avec les évènemens de différentes espèces qui arrivent pendant le passage. Il nous reste maintenant à suivre ceux qui survivent jusqu'aux différentes colonies Européennes, et à donner une déscription de leur nouvelle et misérable situation, afin que l'entière étendue de leur misère puisse être vue et appréciée. Mais elle nous semble maintenant inutile. Car si nos lecteurs sont suffisamment frappés par ce qui a été déjà dit, notre but a été obtenu: mais s'ils ne le sont pas, alors nous ne savons pas quelle autre relation nous sommes en état de donner pour

l'obtenir. Ainsi, nous nous abstiendrons d'entrer dans les détails horribles qui restent, et nous menerons notre sujet à une conclusion finale.

Nous pouvons donc observer, que les Chapitres précédens nous donnent une connaissance de bien des faits importans. Il a été vu en premier lieu, que les Africains sont des êtres doués des mêmes passions, de la même sensibilité, des mêmes pouvoirs intellectuels, et des mêmes dispositions morales que nous.

Il a paru en second lieu, qu'ils montrent ces qualités au plus grand avantage lorsqu'ils ont la moindre communication avec les Européens.

En troisième lieu, il a paru, que la Traite des Nègres, pendant qu'elle coupe les racines de l'industrie parmi eux dans leur pays, elle y empêche tout avancement moral et intellectuel.

Il a paru en quatrième lieu, que la Traite des Esclaves change et corrompt le caractère de tous ceux qui y sont engagés, et qu'elle donne naissance à une complication de scélératesses. Les Princes de l'Afrique sont tentés à trahir leurs dépôts sacrés comme Gouverneurs. Les sujets sont animés contre les sujets, et deviennent ennemis entr'eux. Les Européens qui y vont, prennent une nature bien différente de celle qu'ils montrent chez eux. De là naissent la trahison, la rapine, le meurtre, et la désolation. Mais hélas! ces différens actes d'injustice ne sont pas commis seulement de tems en tems, ou par hasard, mais par un système régulier. Ils ne sont pas commis seulement dans un endroit ou un autre, mais la plus grande partie sont commis sur tout un continent. Bref, dans les annales du Monde on ne voit pas un système d'injustice si universel.

En cinquième lieu, il a paru que le trafic des Esclaves donne naissance à une complication de scélératesses sans exemple; comme elle donne naissance à une complication de misère sans example aussi. Que la situation de ceux qui vivent en de continuelles alarmes pour leur sureté personnelle, doit être malheureuse! Mais qu'elle doit être aggravée, lorsque le mal qu'ils craignaient vient à tomber sur les victimes infortunées; lorsque le jour de leur captivité arrive; lorsque les liens de la nature viennent à être rompus; lorsque le fils est arraché de son père, la mère de sa fille, ou le mari de sa femme; ou quand finalement ils sont arrachés de leurs maisons, de leurs parens, de leurs amis, et de tout ce qui leur est cher dans la vie? Qui peut donner une idée de l'état de leurs esprits dans ce moment funeste, ou pendant le tems que leurs cruels

acheteurs les chassent et les aiguillonnent de jour en jour, envers les vaisseaux ; ou pendant qu'ils quittent la côte, ou lorsqu'ils s'embarquent pour être transportés dans les régions de l'esclavage ? Mais si nous ne pouvons pas partager leurs souffrances dans ces occasions, comment pourrons-nous les concevoir, lorsqu'ils sont enfermés dans leurs cachots flottans, lorsqu'ils sont mis dans les fers, lorsqu'ils sont dégradés par le fouet, lorsqu'ils sont à moitié suffoqués par l'air putride, lorsqu'ils sont opprimés par le chagrin et la maladie ; enfin, lorsque leur existence est devenue si insoutenable qu'ils ont recours à la mort par les moyens les plus pénibles et les plus lents, pour la terminer ? Mais hélas ! leurs souffrances ne peuvent être détaillées dans cette occasion. Peut-être qu'elles ont été mieux peintes par un Membre du Parlement Britannique, lorsqu'il dit : "Jamais il n'y eut tant de misère con-"densée dans un si petit espace."

Voici donc quelques-uns des principaux faits que le témoignage autant qu'il a été détaillé, nous fournit, et il est d'une grande importance pour nous de les savoir. Car, en premier lieu, si les naturels de l'Afrique sont doués de capacités morales et intellectuelles comme les nôtres, alors ils sont hommes ; et par conséquent ont tous les droits et les privilèges de l'espèce humaine. Il s'ensuit aussi, qu'étant dans un état de nature à l'égard de l'Europe, ils doivent être considérés comme sujets appartenans à des Royaumes indépendans. Et si c'est ainsi ; alors l'Europe n'a pas plus de droit d'autoriser un commerce de leur liberté, ou de dire à ses sujets, "Vous pouvez aller en Afrique et y faire des Esclaves," que l'Afrique n'en a d'autoriser un semblable commerce de la liberté des Européens. De plus—étant hommes, ils ont une demande directe à faire sur notre sympathie et sur notre justice. La voix de la Nature le proclame. De plus—étant hommes, la Réligion Chrétienne les fait nos Frères ; car "Dieu a fait naître d'un seul sang tout le Genre humain, "pour habiter sur toute l'étendüe de la terre* ;" et nous ne connaissons point d'autre Loi pour nous guider dans notre communication avec eux, que de nous conduire envers eux, comme nous souhaiterions qu'ils se conduisissent envers nous en de pareilles circonstances. En outre ; nous sommes obligés, si nous nous appellons Chrêtiens, d'avoir soin non seulement de leurs avantages temporels, mais de leurs avantages spirituels aussi. S'ils se trouvent dans l'ignorance, il est de notre devoir de les instruire. Mais de quelle

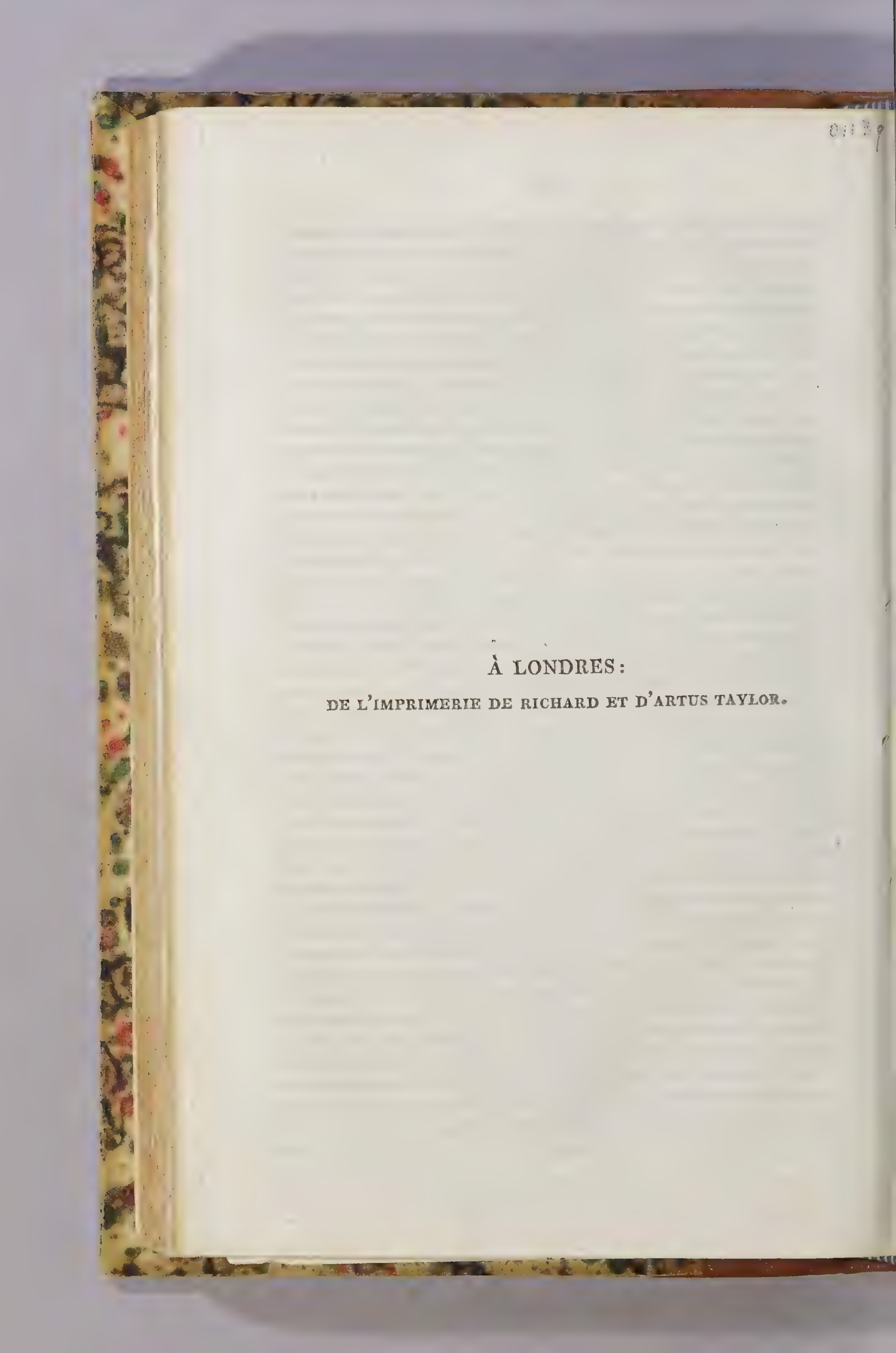
---

* Actes, ch. xvii. ver. 26.

manière les Européens ont rempli ces devoirs sacrés envers leurs Frères de l'Afrique, le témoignage nous a aussi informé. Accoutumés eux-mêmes à la loi et à l'ordre chez eux, ils ont introduit le démon de la discorde parmi les autres, et ils ont couvert leur Pays de crimes. Enclins eux-mêmes aux plaisirs, et ayant une aversion pour la peine, ils ont semé parmi les autres, la misère au-delà de toute expression, et à un degré qui n'a jamais été vu parmi la race humaine. Possédant eux-mêmes des forces supérieures, ils s'en sont servis pour prendre avantage de la faiblesse des autres. Possédant des connaissances supérieures, ils s'en sont servis pour prendre avantage de leur ignorance. Au lieu d'augmenter leurs connaissances et d'améliorer leurs mœurs, ils ont empêché l'accroissement des unes et des autres. Sans l'Europe, l'Afrique aurait eu son Panthéon comme les autres Nations. Elle aurait eu ses héros, ses législateurs, ses historiens, ses poëtes, ses peintres, ses sculpteurs, et ses savans : et elle aurait fait une figure marquante et indépendante dans l'histoire du Monde.

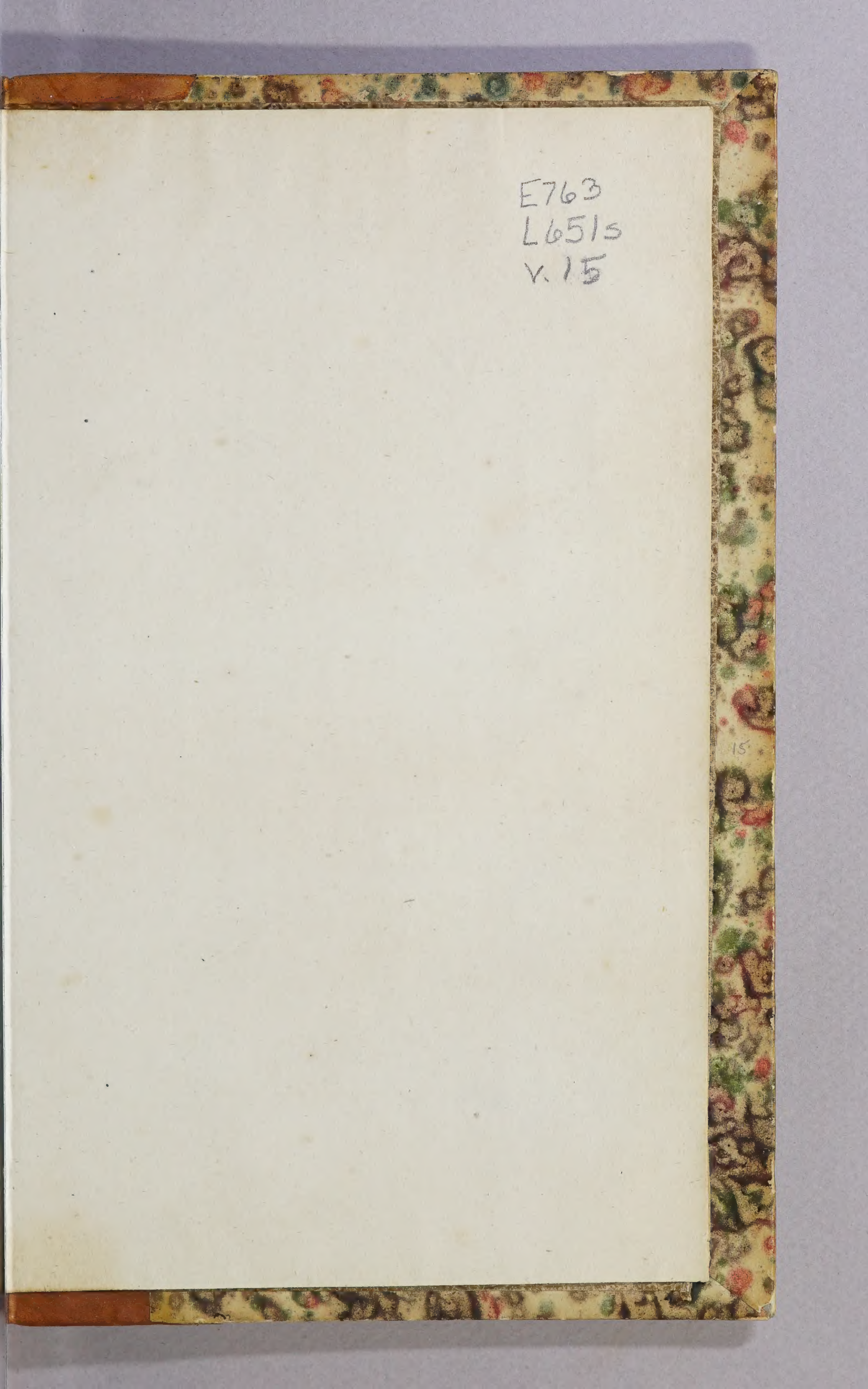
Maintenant, TRES-ILLUSTRES ET TRES-GENEREUX POTENTATS, nous avons eu l'honneur de vous représenter briévement, d'après des témoignages irréfragables, le cas des malheureux naturels de l'Afrique ! Vous ne pouvez que trouver juste, que lorsque vos blessures ont été guéries, que leurs blessures le soient aussi. Vous ne sauriez avoir d'autre opinion sinon que beaucoup leur est dû de la part de l'Europe, et qu'on leur doit une réparation pour les torts nombreux qui leur ont été faits. Vous êtes donc priés au nom de l'humanité, de la justice, et de la réligion, de faire cette réparation : et vous pouvez la faire efficacement, par une Union pour cette fin, au Congrès qui va se tenir. Vous n'avez qu'à décréter conjointement contre l'exécrable trafic des Esclaves : que vous décrétiez tous contre le vol et le meurtre, qu'ils ne sauraient être permis d'exister. Déclarez, qu'il est contraire aux Lois des Nations ; et que d'y enfreindre sera puni comme piraterie. Par ce décret vous anéantirez une complication de scélératesses et de misère sans exemple dans le Monde. Vous ferez naître la civilisation dans toute une partie du Globe. Vous rendrez l'ère du Congrès, aussi-bien que vos NOMS, mémorables à jamais, et chers à tous les hommes de bonne volonté, pour toujours : et ainsi vous échangerez vos couronnes terrestres pour des couronnes incorruptibles et éternelles de Gloire dans le Monde à venir.

FIN.



À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE RICHARD ET D'ARTUS TAYLOR.


E763
L651s
v.15






HT